

atelier, à Marseille, est divisé en sections, et donc je passe sans cesse d'un truc à l'autre, c'est de la pensée en mouvement, presque une gymnastique. Evidemment, en travaillant comme ça, beaucoup de chantiers sont mis en place en même temps, et des choses très différentes sortent de là. Pour moi, cet éclatement est très important, c'est même une posture politique : je n'aime pas les artistes qui se contentent de répéter un scénario, qui font des œuvres comme marquées d'un logo. C'est faire de l'art une logique de production, une sorte d'économie de marché. A cela je préfère l'expérience de l'éclatement et la multiplication des scénarios. Certes, vu de l'extérieur, on peut avoir l'impression

© Galerie Vallois

tville

que les choses que je produis sont extérieures les unes aux autres. Pourtant, tout est connecté. Evidemment, moi j'ai bien en tête la cartographie de cet éclatement, je le suis au quotidien, mais je voudrais aussi offrir aux autres la possibilité de cette lecture. C'est pour ça que j'ai mis dans cette exposition des projets très différents et qui s'interpénètrent. Juste pour voir cet univers, pour voir à quel point tout ça est éclaté, et en même temps relié. Mais, attention, je ne cherche pas une cohérence. Plutôt la mise en scène d'une folie."

Car cet éclatement des formes et des langages dans l'exposition de Gilles Barbier parle très évidemment d'un chaos plus mental, où l'on rencontre une multiplicité d'états psychiques : schizophrénie, autisme, paranoïa, perte du sens. *"J'ai par exemple demandé à des amis de photographier un endroit inquiétant de chez eux, un coin sombre où quelqu'un aurait pu se cacher en leur absence. Ça donne au final une série d'images presque banales, mais où on est amené à chercher quelque chose et qu'il faut donc lire de manière complètement parano."* L'exposition se présente donc comme un parcours non raisonné et totalement délirant des pathologies mentales, avec son corollaire scientifique : la clinique. Pendant que, sur une série de dix photos, un couple nu se regarde les orifices, des petits films étranges sont diffusés sur des téléposées, comme dans les hôpitaux, sur des bras articulés. *"Pour rendre cette atmosphère pathogène, j'ai aussi utilisé des couleurs froides, du bleu, du vert hôpital et du jaune Dolipran."*

Mais on n'entre pas aussi innocemment dans la folie. Voilà bientôt dix ans que Gilles Barbier s'y enfonce, mais surtout s'en sert et s'en amuse comme une posture face au monde, et en fait un lieu d'observation privilégié de la planète. Car la folie s'impose aujourd'hui comme une façon de vivre face à l'explosion des informations, face à la multiplicité des produits offerts, face à l'excitation continue de nos désirs par la publicité, les médias et la société de consommation, cette zone constamment érogène qu'il appelle justement la *pornosphère*. *"Il y a un siècle, la schizophrénie était un comportement exclu, interné. Mais, de nos jours, l'individu est volontairement placé dans un état de schizophrénie sociale. Chaque consommateur est le terrain où se manifeste l'Hyper désir. La schizophrénie est donc devenue un mode d'intégration, une façon de vivre : c'est aimer en même temps Godard et Titanic, ce qui fait d'ailleurs très chic. Si cette installation essaie quelque chose, c'est de montrer à quel point chacun de nous est enserré par l'esthétique porno et le marketing humain, à la télé comme dans le design. Moi, je ressens ça avec violence, c'est une oppression constante qui s'exerce sur nous et nos désirs."*

En guise de preuve, Gilles Barbier fournit une photographie de son crâne. A chaque case cervicale correspond un désir de consommation, une zone de plaisir : Crédit Lyonnais, sexe, poisson pané, Liptonic... Une radiographie folle, mais pas insensée, de l'homme moderne.

Jean-Max Colard

Gilles Barbier, Anatomie transschizophrène, 1999, cire, 40 x 35 x 35 cm

"Hyper désir", galerie Georges-Philippe et Nathalie Vallois, 36, rue de Seine, tél. 01.46.34.61.07. Du 11 mars au 30 avril.

encadré

le pont Saint-Michel

Que faire quand on s'ensable ? Aller à Bordeaux voir l'expo de l'architecte Jacques Hondelatte, et penser au Mont-Saint-Michel. Par Catherine Tricot

De la maison pour célibataire au viaduc de Millau, d'un jardin de ville à l'extension d'un tribunal, l'architecte Jacques Hondelatte a abordé toutes les dimensions de la ville et du territoire contemporain. Longtemps demeuré secret, le travail du

tout récent Grand Prix national d'architecture est à découvrir au centre Arc-en-rêve de Bordeaux. Une exposition restituée, dans un parcours sans hiérarchie, l'égale attention de l'architecte pour l'ordinaire et l'exceptionnel : ses projets sont présentés par des dessins informatiques, tous du même format. Peu de photos de réalisations : à 50 ans, Jacques Hondelatte a encore peu construit. Enseignant, il est de ces architectes qui comptent autant pour leur démarche que pour leurs réalisations. Il est donc ici surtout question d'état d'esprit.

Application majeure : le projet d'un pont d'accès au Mont-Saint-Michel. Depuis la construction d'une digue-route, Le Mont-Saint-Michel s'ensable. Il fut donc décidé de la démolir. Or, 4 millions de touristes chaque année empruntent la digue. Question posée aux architectes : que faire ? Tout sauf élitiste, Jacques Hondelatte considère que le projet devra en premier lieu permettre la bonne accessibilité du site par les caravanes de voitures et de cars pour personnes âgées. Un rien provocateur, il assure que *"le dernier des hooligans en moto en route vers les côtes d'Aquitaine a droit à la découverte éphémère de ce lieu"*.

Dans un premier temps, l'architecte propose un pont tangent au Mont-Saint-Michel, reliant les deux berges de la baie : l'île devenait une halte pour les voyageurs en transit sur les autoroutes entre nord et sud de l'Europe. Projet refusé. Hondelatte, de son côté, suggère alors un large pont servant à la fois de route et de parking – reliant simplement le Mont à la terre. L'esthétique du projet est celle de l'automobile : en métal laqué comme une carrosserie, l'ouvrage est équipé d'une riche signalétique, à l'image des voitures couvertes d'accessoires. Le premier projet conserve une trace : des rayons laser sur chaque berge dessinent virtuellement l'ancien tracé. Tout est dit. L'importance accordée aux signes, à la mémoire des projets abandonnés ; l'attention portée aux questions du moment, celles du tourisme de masse et des populations vieillissantes comme celle de la quête frénétique de la vitesse... Jacques Hondelatte est architecte mais pas démiurge : il accepte son époque et ses demandes telles qu'elles s'expriment. C'est là que le bât blesse : si l'efficacité d'un pont, dans la vallée de Millau ou au Mont-Saint-Michel, ne fait pas de doute, pourtant d'autres réponses étaient possibles (route surélevée, acheminement partiel par bateau). Fallait-il accepter sans discussion les commandes, céder aux visions touristiques et autoroutières des conseils régionaux ? La qualité et l'intelligence de Jacques Hondelatte n'empêchent pas de laisser ouverte, et presque en suspens, la difficile question de la responsabilité de l'architecte.

Jacques Hondelatte, *"Des gratte-ciel dans la tête"*. Arc-en-rêve centre d'architecture, 7, rue Ferrère, Bordeaux. Jusqu'au 2 mai.